

Dans 48 comtés, le nombre des écoles où l'on n'admet que des élèves qui ont déjà acquis certaines connaissances est de 876; il s'en trouve 4,863 où l'on a réussi à classer les enfants suivant les progrès et le mérite de chacun, et 2,568 où cette organisation fait défaut.

Dans quarante six comtés, le nombre des instituteurs nés dans la Pensylvanie est de 7,795, et 1,243 sont des étrangers.

Dans quarante trois comtés, le nombre des instituteurs qui se destinent exclusivement à l'enseignement et qui se proposent de s'y livrer d'une manière permanente est de 3,227; ceux qui ne s'y adonnent que temporairement est de 5,398.

Ces statistiques ont beaucoup d'importance, en ce qu'elles nous permettent de mettre en regard nos progrès en fait d'éducation populaire et ceux d'un état considéré comme un des plus avancés de l'Union, en ce qui concerne l'instruction de la jeunesse. Le nombre des enfants qui fréquentent les écoles de la Pensylvanie peut paraître considérable, et il l'est effectivement; mais si l'on compare sa population avec celle du Bas-Canada, on se convaincra facilement que ce rapprochement ne saurait être à notre désavantage.

La rétribution que l'on y accorde aux maîtres et aux maîtresses d'école, nous semble médiocre, et les ressources dont dispose sa riche population lui permettraient probablement de faire davantage.

La carrière de l'enseignement n'y est peut-être pas ingrate; puisqu'un aussi grand nombre de personnes l'embrasse, c'est qu'elle offre nécessairement des moyens d'existence; mais les salaires que l'on accorde en moyenne à nos instituteurs sont beaucoup plus élevés.

Les achats de terrain et les dépenses en constructions, en réparations et en ameublements sont représentés par un très haut chiffre. Le lecteur peut avoir par là toute l'importance que l'on attache en Pensylvanie à ce que les enfans soient convenablement et salubrement logés et à ce que les écoles ne manquent de rien de ce qui est nécessaire. C'est un exemple à imiter.

Petite Revue Mensuelle.

L'Europe ayant tenu moins de place qu'à l'ordinaire dans notre dernière revue, nous lui ferons les honneurs de celle-ci. Nous ne doutons point qu'elle ne s'en montre heureuse et reconnaissante.

La mort de la duchesse d'Orléans, un duel entre un journaliste et plusieurs militaires, et l'ouverture des conférences de Paris, sont les thèmes qui prennent la plus large part dans les divers journaux reçus d'Europe.

La mort de la duchesse d'Orléans venant si peu de temps après celle de la duchesse de Nemours, prouve que le malheur semble s'attacher à la branche cadette des Bourbons, depuis la révolution de Février. Elle n'est rien cependant, comparée à ce qu'elle eut été dans le cours des événements, si la mort n'avait pas enlevé le duc d'Orléans lui-même; car en toute probabilité, la France pleurerait aujourd'hui l'épouse de son souverain.

Tout en Europe sert à des démonstrations politiques ou dynastiques, et les funérailles de la duchesse d'Orléans auxquelles ont assisté plusieurs des anciens ministres et des hommes politiques du temps de Louis Philippe, le service funèbre fait pour elle en France, auquel se sont rendues une foule de notabilités du gouvernement constitutionnel, sont interprétés comme un symptôme de réaction en faveur de ce régime et contre l'absolutisme, chaque jour moins mitigé sous le nouvel empire.

La princesse Hélène de Mecklenbourg-Schwérin, avait épousé le 30 mai 1837, Ferdinand-Philippe-Louis-Charles-Jean-Rose d'Orléans. Elle en eut deux fils, Louis-Philippe, comte de Paris, qui complètera sa vingt-tième année le 14 août prochain et Ferdinand-Philippe, duc de Chartres, plus jeune de quatre années. La mort de cette princesse a été presque aussi soudaine que celle de la duchesse de Nemours. Elle jouissait d'une grande réputation de courage et de fermeté, et elle passe pour avoir élevé son fils aîné dans toutes les idées, et dans les sentiments qui conviennent à un prétendant à la couronne de France. Elle appartenait au culte luthérien.

Instruit, protecteur des artistes, des littérateurs et des savants, défenseur des idées libérales, habile et brave dans la guerre où il s'était distingué, le duc d'Orléans son époux, jouissait d'une très grande popularité et sa mort avait été le plus terrible coup porté à la dynastie de Louis Philippe avant la révolution de Février. Né à Palerme, le 3 septembre 1810, le duc d'Orléans n'avait que 32 ans, lorsque le 6 juillet 1842, étant sur le point de partir pour inspecter les régiments de St. Omer, il allait à Neuilly faire ses adieux à son père, par un chemin portant le nom satirique de chemin de la Révolte. Les chevaux s'emportèrent, il sauta de voiture et retombant sur le sol il s'y brisa la tête. Une chapelle a été érigée en cet endroit sous le vocable de St. Ferdinand. Il était très populaire dans l'armée, ayant servi à plusieurs reprises, d'abord, sous le maréchal Gérard, en Belgique, où il avait contribué puissamment à la prise d'Anvers, puis en Afrique, où il commanda l'expédition de Mascara, entra dans cette ville après avoir été blessé au combat de l'Hubrah, prit le commandement d'une des deux divisions chargées de forcer les Babouas ou Portes de fer, franchit ce défilé et entra dans la maison-carrée, défit Abdel-Kader en personne au col de la Monzala, et enleva Médéah et

Millanah. Les fortes études qu'il avait faites au collège d'Henri IV lui avaient donné le goût des lettres et des arts, et il réunissait ainsi tous les prestiges qui peuvent contribuer à réduire la *nati'a mobilis* et l'inconstante sur laquelle il semblait appelé à régner.

Les suites d'une rei contre entre un journaliste et des officiers, au dire des journaux anglais, menacent de diminuer considérablement la popularité de l'Empereur parmi les classes éclairées de la France. Pour quelques paroles un peu légères, M. de Péne, rédacteur du *Figaro*, s'est vu en effet obligé de combattre non seulement un premier, mais encore un second adversaire, du nom malsonnant mais bien porté d'Hyenc. La provocation faite par ce dernier immédiatement après un premier combat, est assimilée avec raison à un assassinat; mais l'on craint que l'indulgence militaire ne protège le coupable, et que le cadant *arma toza* ne reçoive une triste variante dans cette affaire, qui a irrité considérablement les esprits. Encore si cette absurde querelle engendrée par toute une armée à un seul homme, pouvait faire passer l'odieuse manie du duel!

Si du reste les bourgeois et les militaires se querellent en France, ils s'accordent mieux que jamais en Canada, grâce surtout au désir que paraissent éprouver les premiers, de marcher sur les traces des héros de l'Inde et de la Crimée. Sans parler du 100^e régiment qui va bientôt partir pour l'Europe, emportant avec lui quatre officiers Canadiens-Français: M. Juchereau-Duchesnay, Casault, Carrière et de Bellefeuille, il y a partout une fièvre militaire que l'on n'avait point vu depuis bien des années. Nos compagnies de milice, qui ont fort bonne mine, sont presque constamment sur pied, et c'est au bruit du fifre et du tambour que nous écrivons cette petite revue. En attendant qu'ils aillent verser leur sang pour la patrie, nos braves ont versé forces rasades dans un grand diner que la milice de Montréal vient d'offrir au colonel baron de Rottenburg, qui vient d'échanger sa charge d'adjoint général des milices pour le commandement du centième régiment. On y a parlé de toutes nos gloires militaires et particulièrement du père du colonel, qui servait en 1812 avec de Sallaberry, dont le fils député-adjoint-général doit être, dit-on, promu à la place maintenant vacante.

Mais le plus grand sujet de préoccupation, dans ce moment, c'est la célébration de la fête nationale des Canadiens-Français à laquelle on veut donner cette année une splendeur inusitée. Il y aura à Montréal et à Québec procession et concert-promenade et à la messe solennelle à Notre-Dame, on inaugurerait un jeu d'orgues l'un des plus puissants du monde entier, et qui dans son genre ne dépasserait point notre gros bourdon, la plus grosse cloche de l'univers après celle de Moscou. Au banquet du Marché Bouscours, on lira une pièce de vers de circonstance qu'un ami des Canadiens, M. de Pithusque, a transmis de Paris au président de la société et qui a pour titre: "Les couleurs du Canada." La St. Jean-Baptiste comme on peut le voir dans l'article du vicomte Walsh, a été de tout temps une fête populaire en France et surtout en Bretagne. Quoique St. Jean-Baptiste ne fut point reconnu comme le patron du Canada sous la domination française, on ne manquait jamais à Québec d'allumer sur la place d'Arms le feu de la St. Jean. L'évêque, le gouverneur, l'intendant, tout le clergé, toute la garnison, et toute la population assistaient à cette cérémonie, dont les relations des Jésuites qu'on réimprime maintenant, nous ont conservé l'intéressante description.

La Bretagne, la patrie de Duguesclin, de Jacques-Cartier, de Lamennais et de Chateaubriand, la Bretagne, que l'on pourrait appeler le berceau du Canada, vient de perdre son poète national. Auguste Brizeux, qu'un critique éminent, M. Cuvillier-Fleury, a appelé le Virgile Breton, est mort à Montpellier, le 2 mai. Nous reproduisons aujourd'hui et nous continuerons à reproduire, dans nos prochains livraisons, quelques-unes des poésies de l'auteur de *Marie, des Bretons, des Ternaïres*, et de tant d'autres charmants ouvrages. Plus d'un Canadien sentira remuer chez lui la fibre nationale en répétant les chants de Brizeux en l'honneur d'une nationalité vaincue mais fière et persistante, en l'honneur des vieilles mœurs et de la vieille langue de la Bretagne. Qui ne se sentirait ému en lisant ce passage de sa lettre aux frères de Bretagne:

Nous n'irons pas troubler les pères et les mères,
Vous leurs guides secrets, cette lettre est pour vous,
Et n'ayant à parler que de choses amères,
Nous ne parlerons pas dans la langue de tous.

Est-il vrai? dans les bourgs et les plus humbles trôves,
Les écoles d'enfants surgissent par milliers,
Tant que le bruit des flots murmurant sur les grèves
Ne pourrait plus couvrir la voix des écoliers.

Bien, il faut que la terre où toute vie abonde,
Reçoive et rende un jour la semence des blés,
Et que l'esprit de l'homme, autre terrain, féconde
Les germes immortels en lui-même assemblés.

Mais, prêtres, est-il vrai? dans ses classes sans nombre,
Notre langage à nous se résoune jamais!
Nos vieux saints ont pleuré dans leur chapelle sombre:
"Luz, dit Hoel, les fils des guerriers que j'aimais!"

Donc à notre retour, du milieu de la lande,
Le joyeux halliké ne s'élèvera plus,
Les pâtres traîneront quelque chanson normande,
Et nous serons pour eux comme des inconnus.